

# JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

## BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 francs par an.  
» » 14 » » six mois.  
» » 7 50 » » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFITTE, BULLIER et C<sup>o</sup>, 30, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAYAS, LAFITTE, BULLIER et C<sup>o</sup>, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

### ROUBAIX

16 janvier 1864.

#### DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Vera-Cruz, 15 décembre.

Le général Doblado a proposé les bases d'un arrangement au général Bazaine qui a refusé. Labastida et Solas restent membres de la régence. Le général Douai a occupé Garnajuato. Le président Lincoln a refusé les secours que lui demandait Juárez. La guerre civile a éclaté à Yuktan.

Francfort, 15 janvier.

L'Autriche et la Prusse ayant déclaré qu'elles occuperaient le Schleswig malgré le vote de la Diète, la majorité de la Diète a protesté. La Saxe proteste de son côté contre le passage des troupes austro-prussiennes sur le territoire du Holstein pour se rendre dans le Schleswig.

Bucharest, 15 janvier.

Hier, la réception du nouvel an a été très brillante. Le discours de la députation de la Chambre des Députés, du clergé, de la cour de cassation et de la municipalité a été très sympathique au prince ; il l'a félicité à l'occasion de sa sécularisation. Le prince a proposé l'adoption du calendrier grégorien et la suppression des communautés religieuses, celles qui concernent les hôpitaux et l'instruction.

Constantinople, 13 janvier.

La Russie, l'Autriche, la Prusse et l'Angleterre ont protesté, comme la Russie, contre la sécularisation dans les principautés danubiennes.

Bruxelles, 15 janvier.

Les ministres ont remis hier après midi leurs démissions entre les mains de Sa Majesté.

Francfort, 15 janvier.

Après le vote sur leur proposition, l'Autriche et la Prusse ont déclaré qu'elles prendraient l'affaire en main pour leur propre compte. La Hesse-Electorale de Mecklembourg et les membres de la 16<sup>me</sup> curie ont voté dans la minorité avec l'Autriche et la Prusse.

Francfort, 15 janvier.

Dans la séance de la Diète de ce jour la proposition de l'Autriche et de la Prusse d'être autorisées à occuper le Schleswig a été repoussée par 11 voix contre 5.

Kiel, 14 janvier.

Le duc a reçu la visite de beaucoup de personnages importants. Dans le nombre il faut citer le comte Reventlow-Farve qui, jusqu'à présent, avait observé une attitude très réservée.

Cobourg, 14 janvier.

La Gazette de Cobourg publie un télégramme de Vienne dans lequel il est dit : « Les dispositions principales de l'arrangement conclu entre l'Autriche et la Prusse sont celles-ci :

« Les deux puissances se sont engagées solennellement à rester unies jusqu'à la solution définitive de la question schleswig-holsteinoise ; elles agiront de concert, tant au sein de la Diète fédérale qu'au dehors, et elles maintiendront intact le principe qu'une immixtion dans la question du Schleswig-Holstein, tant de la part d'elles-mêmes que sur la base des arrangements de 1851 et 1852. Si la Diète chargeait le duc Frédéric du gouvernement et si le duc demandait l'aide de la Confédération, l'Autriche et la Prusse ne suivraient en aucun cas et combattraient la compétence de la Confédération de la manière la plus énergique. »

Berlin, 15 janvier.

La Gazette du Peuple publie le texte de la dépêche que lord Murray a communiquée le 5 janvier à M. de Beust. Le gouvernement anglais pense que les conséquences les plus graves peuvent surgir, si les troupes fédérales entrent dans le Schleswig avant que les puissances signataires du traité de Londres se soient prononcées. La conduite des troupes allemandes dans le Holstein est contraire non seulement à la décision de la Diète, mais aussi à la justice. La Bavière, la Saxe et le Wurtemberg devront en supporter en commun la responsabilité. M. de Beust, en répondant à cette communication, en a relevé le caractère blessant et a fait ressortir la frivolité des réclamations qu'elle contient et qui trahissent une complète ignorance des faits. L'attitude des troupes fédérales sur le territoire de la Confédération est un objet qui ne regarde en aucune façon un gouvernement étranger.

Dresde, 15 janvier.

Le Journal de Dresde publie un télégramme de Francfort annonçant que la proposition de l'Autriche et de la Prusse a été acceptée par la Hesse-Electorale, par le Mecklembourg et par la 16<sup>me</sup> curie. Quant aux autres Etats, les uns l'ont rejetée simplement et les autres l'ont adoptée sous certaines réserves ; l'appoint de ces dernières n'a pas suffi pour former une majorité en faveur de la proposition.

L'Autriche et la Prusse ont déclaré qu'il appartenait maintenant aux grandes puissances de réaliser isolément leur proposition. La Saxe et la Bavière ont protesté et il y a eu une contre-protestation de l'Autriche et de la Prusse.

Bucharest, 14 janvier.

Le vote de la Chambre qui sécularise les biens des monastères, a été déclaré nul par la Sublime-Porte. Les puissances garantes — sauf la France et l'Italie — appuient le gouvernement ottoman. La Chambre — par un vote unanime — a protesté contre les démarches de la Turquie ; elle a applaudi à l'initiative prise par le prince dans cette question nationale et a accordé au gouvernement 50 millions pour la résoudre. Les souscriptions nationales continuent.

Mgr de Bonnechose, archevêque de Rouen, promu à la pourpre romaine, dans le consistoire du 21 décembre, a reçu de S. M. l'Empereur les insignes qui le constituent membre du Sacré Collège.

Le prélat a adressé à l'Empereur et à l'Impératrice deux discours où les sentiments de la gratitude la plus affectueuse se mêlent au patriotisme le plus pur.

L'Empereur a saisi l'occasion de l'investiture de Mgr de Bonnechose pour élever la voix et faire entendre au pays des vérités opportunes.

Voici les paroles prononcées par l'Empereur :

« Eminence, vous avez raison de dire que les honneurs de ce monde sont de lourds fardeaux que la Providence nous impose. Elle a voulu, dans sa justice, augmenter les devoirs en proportion des dignités ; aussi je me demande souvent si la bonne fortune n'a pas autant de tribulations que la mauvaise. Mais dans les deux cas notre guide et notre soutien, c'est la loi : la foi religieuse et la foi politique, c'est-à-dire la confiance en Dieu et la conscience d'une mission à accomplir. — Cette mission, vous l'avez appréciée avec l'attachement que vous m'avez toujours témoigné, et vous l'avez définie avec l'expérience du magistrat et du prêtre qui a vu de près où conduit l'abandon de tout principe, de toute règle, de toute croyance. Aussi devez-vous être étonné, comme moi, de voir, à un si court intervalle, des hommes à peine échappés

du naufrage appeler encore à leur aide les vents et les tempêtes. Dieu protège trop visiblement la France pour permettre que le génie du mal vienne encore l'agiter. Le cercle de notre Constitution a été largement tracé : tout homme honnête peut s'y mouvoir à l'aise, puisque chacun a la faculté d'exprimer sa pensée, de contrôler les actes du Gouvernement et de prendre sa juste part dans les affaires publiques. Aujourd'hui plus d'exclusion ; le clergé, comme vous voulez bien le rappeler, a non-seulement la liberté de s'occuper des questions religieuses, mais encore ses chefs les plus éminents trouvent leur place légitime dans le premier corps de l'Etat.

« C'est donc avec plaisir que je verrai la haute dignité dont vous venez d'être revêtu vous donner accès au Sénat. Vous y apporterez, je n'en doute pas, cet esprit de conciliation qui ne sépare pas la cause de la religion de celle de la patrie, cet esprit de tolérance qui attire et persuade, enfin cet amour du pays qui tend sans cesse à rapprocher ceux qu'éloignent les divergences d'opinions.

« Je vous remercie de la justice que vous rendez aux sentiments religieux de l'Impératrice. C'est l'heureux privilège de la femme de rester étrangère aux raisons d'Etat et aux froids calculs de la politique, pour se livrer tout entière aux généreuses inspirations de l'âme, et pour offrir des consolations à l'infortune, des encouragements à tout ce qui est noble et sacré.

« Mon fils, que protègent les bénédictions de l'Eglise, apprendra de bonne heure ses devoirs de chrétien, de citoyen et de Prince, et plus tard il continuera envers sa patrie, comme envers les amis de son père, à acquitter ma dette de reconnaissance et d'affection. »

Le paquebot transatlantique venant de la Vera-Cruz, est arrivé ce matin à Saint-Nazaire. D'après les lettres qu'il apporte une sorte de transaction serait intervenue entre le général Neigre et M<sup>r</sup> Labastida qui aurait repris ses fonctions de membre de la junte nationale. La division Bazaine est entrée sans coup férir dans la ville de

Morelia. Il se confirme que le président Lincoln refuse tout secours à Juárez. La nouvelle de l'assassinat du général Doblado par ses soldats, est démentie. 2,000 hommes de troupes de renfort ont débarqué à la Vera-Cruz.

On écrit de Turin, 14 janvier :

« La nouvelle de l'arrestation des quatre Italiens accusés de complot contre la vie de l'Empereur, a fait l'impression la plus douloureuse. Il serait difficile d'exprimer le sentiment de dégoût et d'indignation à la fois que cette nouvelle a excitée ici. La secte Mazzinienne était déjà descendue bien bas dans l'opinion de toute l'Italie, mais ce dernier crime achève de la rendre méprisable et odieuse.

« Les informations sommaires qu'on a recueillies à Turin sur les coupables, constatent qu'il y a parmi eux trois Italiens ; le quatrième, Imperator, serait né à Lugano, dans le canton du Tessin. Les trois autres appartiennent malheureusement au royaume d'Italie. Trabuco est d'Averza, dans les provinces napolitaines ; Greco est de Pizzo, village célèbre des Calabres, où débarqua Murat ; Scaglioni est de Pavie. Tous les quatre sont des aguerros seconds de Mazzini. »

Des lettres dignes de foi venues de Saint-Petersbourg, annoncent, dit le Pays, qu'on attendait pour le 13 janvier, la promulgation d'une Constitution applicable à tout l'Empire. Il n'y aura pas de Parlement central, mais seulement des Chambres provinciales. Les membres devront posséder un cens électoral dont le chiffre n'est pas encore fixé, et le suffrage sera établi sur une échelle très-large et très-libérale. — (L. Chauvet.)

Le Lloyd donne les nouvelles suivantes de Pologne :

Le 3 janvier, les détachements de Swidzinski, de Lisowski et de Wroblewski escortant un grand transport d'armes, ont été attaqués par des forces supérieures à Puschasew dans le palatinat de Lublin. Lytmonowicz, qui commandait en chef, accepta la bataille et une lutte acharnée s'était engagée lorsque Ott survenant avec son détachement décida la victoire en faveur des Polonais. Les Russes mis en fuite laissèrent 60 morts sur le champ de bataille.

### FAMILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 17 JANVIER 1864.

— N° 74. —

## LE FIDÉICOMMIS

CHAPITRE XLVIII.

(Suite).

— Ah ! Seigneur Dieu ! n'exigez pas de moi cette promesse ! Comment pourrais-je l'en empêcher ?

— Si, ma chère Marie, je l'exige ! Tu auras la clef de la chambre mortuaire, et tu lui diras que telle a été ma volonté ! Je ne crois pas qu'il l'enferme. Et maintenant, parlons d'autre chose, de ton bonheur.

— Hélas ! s'écria Marie, comment y penserai-je en ce moment !  
— Ma mort y contribuera puissamment. Mais n'attache aucun prix à la richesse, mais il en a besoin cependant, car il ne peut se familiariser avec la pensée, qu'un homme pauvre ne doit jamais perdre de

vue, de travailler pour gagner son pain quotidien. Comme il héritera de ma fortune, il deviendra riche, même sans le fidéicommis, et avec toi, Marie, il sera heureux. Ton cœur est si bon, ton esprit si sensé et si calme ! Tu lui conviens si parfaitement que personne ne pourrait lui convenir mieux. Promets-moi d'être indulgente pour ses singularités, qui croîtront probablement avec l'âge ; rends-lui la vie gaie et agréable, et fais qu'il ne m'oublie pas !

Marie était trop attendrie pour répondre. « Et maintenant je te remercie de ce que tu as été pour moi depuis un an. Tu as conquis toute mon affection, et je suis sûre que, plus d'une fois, un beau clair de lune te rappellera les nuits que nous avons passées à veiller ensemble. Mais je ne veux pas t'affliger davantage ! Désormais, Marie, tu seras tout pour notre pauvre mère, jusqu'à ce que Klaus revienne et vous serre toutes les deux dans ses bras... Mais n'ai-je pas entendu une porte s'ouvrir ? Ah ! ils m'attendent ! C'est sans doute Richard ! Donne-moi mon châle rouge ! »

Elle versa à la hâte — ce qu'elle faisait toujours en dernier lieu — quelques gouttes d'essence parfumée dans un vase de cristal rempli d'eau ; après y avoir baigné ses mains blanches, elle reçut de Marie ses bagues étincelantes, et, jusque dans cette dernière toilette, elle se plut à les arranger coquettement.

Un peu plus tard, dans la même matinée, nous la retrouvons étendue sur son sofa de prédilection, inondée et comme transfigurée par la lumière magique que le soleil répandait à travers les rideaux rouges baissés. Son pâle visage rayonnait d'un pur éclat, plus beau que les paroles ne peuvent l'exprimer. C'était la sublime paix

de l'âme qui se reflétait dans la céleste expression de ses yeux, dans le doux sourire de ses lèvres ; et son affectueuse amabilité envers tous ceux qui l'approchèrent ent tant de chaleur, tant de charme que, pour la première et la dernière fois, elle invita à une intimité, à une confiance sans réserve. Isabelle leur apparut complète. Ils l'aimèrent doublement, pour avoir à la regretter doublement.

Richard n'avait pas encore paru. Il était sorti une heure afin de puiser le courage nécessaire pour soutenir son dernier combat. Isabelle profita de son absence pour avoir avec sa mère un entretien plein de cordialité et d'abandon.

Nous ne préterons pas l'oreille à cet entretien ; mais, quand il fut terminé, la baronne se trouva profondément convaincue qu'elle n'avait pas compris jusque-là la belle âme et les sentiments élevés de sa fille. La douleur de ne pouvoir conserver ce précieux trésor l'ébranla violemment ; mais Isabelle déploya une éloquence qui fut un baume pour la blessure de la baronne, aussi longtemps du moins que les sons de cette voix chérie parvinrent à l'oreille maternelle. Plus tard — mais plus tard elle ne fut pas seule à trouver la vie sombre et accablante, et à soulager sa brûlante douleur par la rosée rafraîchissante des larmes. Heureux ceux qui peuvent pleurer !

Quand Isabelle fut seule, ses pensées s'arrêtèrent exclusivement sur celui qui avait régné d'une manière si absolue dans son cœur et qui, même en ce moment, le faisait encore battre avec une violence qui consumait le reste de ses forces. Joignant les mains pour prier, elle murmura au fond de l'âme : « Puissé-je à présent ne pas me démentir ! La séparation sera

longue, mais je ne veux point mourir comme une héroïne de roman ; je n'aurai pas amassé tous ces sentiments pour l'en accabler à la fin — non, ces instants doivent être consacrés à quelque chose de digne de lui et de moi. — Dieu, notre père, je te rends grâce de m'avoir donné le courage de renoncer à la félicité terrestre ! Combien la séparation n'est-elle pas été plus amère, si... »

Richard frappa légèrement à la porte. « Entrez ! » dirent faiblement les lèvres tremblantes d'Isabelle, et en un instant il fut assis à côté d'elle sur le bord du sofa, la main de sa cousine dans la sienne. Peut-être Isabelle éprouva-t-elle encore une satisfaction secrète de l'admiration qui se refléta dans le regard animé de Richard à l'aspect de son port si beau, de ses formes si pures.

« Il y a déjà longtemps que j'attendais ! soupira-t-il. »

— Mon bon, mon cher Richard, dit-elle d'une voix incompressible, ne sais-tu pas que souvent nous désirons avec ardeur, nous attendons quelque chose, et qu'après l'avoir obtenu, nous voudrions en vain qu'on nous le reprenne ? Cet entretien est notre dernier ; je sens que demain je ne pourrai plus quitter le lit. J'ai lutté aussi longtemps que possible ; mais il fallait bien céder un jour !

— Notre dernier entretien ? répéta Richard d'une voix sourde ; et l'angoisse déchirante avec laquelle il passa son bras autour de la taille d'Isabelle se tortura horriblement.

— Pas ainsi ! pas ainsi ! dit-elle à voix basse. Il s'agit en ce moment de montrer du courage. Lève-toi, il ne faut pas rester ainsi étendu ! Assieds-toi à côté de moi ! »

Richard obéit. « Ne dis pas que c'est notre dernier entretien ! Tu ne peux pas encore mourir ! non, non ! »

— Peut-être, Richard, vivrai-je encore quelques jours ; mais c'est, dans tous les cas, notre dernier entretien ; qui sait ce dont je serai capable désormais ! »

Richard se couvrit le visage de ses mains. « Je resterais donc seul ! tu t'en vas ; je ne te reverrai plus jamais, jamais ; je n'entendrai plus jamais ta voix, Isabelle, Isabelle, cette voix ravissante qui me rendait encore heureux au milieu de toutes mes souffrances. »

— Ecoute donc cette voix, Richard, puisqu'elle peut encore produire quelques sons ! Et tu auras égard à mes dernières paroles — n'est-ce pas, mon bon, mon cher ami ?

— Oui, j'y aurai égard, mais bien peu de temps, car tu m'ignores pas que je ne vivrai pas longtemps sans toi. Ah ! Isabelle, maintenant je ne ferai ni bien ni mal en continuant de m'imposer de la contrainte, dis-moi comment tu as pu me laisser en proie à un supplice si affreux ? Ou crois-tu que mon amour a été calme et tiède depuis mon retour ? Regarde-moi donc, et dis-moi si tu retrouves autre chose que le squelette de celui qui t'offrit un jour son cœur ardent, ce cœur que tu as dédaigné ? J'ai vainement essayé d'en arracher ton image : elle y a pris racine ; et parfois je suis retombé dans l'illusion que je t'ai exprimée lors de notre séparation, l'été dernier ; dans l'illusion, que, malgré le silence de tes lèvres, tu m'aimais d'une façon que tu ne voulais pas avouer. Et s'il en était ainsi, Isabelle, s'il en était ainsi — cette seule pensée me rend fou de bonheur ! Donne-m'en la certitude, et notre union sera plus belle dans